

La Buick noire avança sans bruit, glissant sur le goudron encore mou et se rangea doucement sur un belvédère herbu, interrompant net la stridulation des grillons nocturnes.

Les pneus aux flancs blancs firent un dernier tour et s'immobilisèrent dans l'herbe chaude.

En bas de la colline, le large océan était d'asphalte avec de brusques élancements de vagues chromées qui rayaient la nuit de traits fluorescents.

Les piscines argentées scintillaient comme des poissons morts dans les établissements du bord de mer. Leurs noms seuls auraient suffi à faire bronzer une colonie d'albinos. Acapulco. Tahiti-Plage. Miami. Sun-Beach. Kon-Tiki.

Georges appuya sur un bouton du tableau de bord. Le souffle hydraulique du mécanisme automatique accompagna la capote qui se dressa lentement dans la nuit comme l'aile dépliée d'un rapace. Elle hésita un court moment et se rabattit sur le pare-brise avec un ronronnement métallique. Georges assura le cliquet de fermeture, éteignit les phares et coupa le contact.

– Qu'est-ce qui te prend? demanda Gin.

La nuit était noire. Pas une étoile dans le ciel. Pas une lumière aux fenêtres des villas luxueuses de la colline d'Anfa. Quelques clébardes arabes venus d'un douar voisin rôdaient silencieusement entre les pins et les eucalyptus.

Le seul point lumineux émanait de la radio branchée sur l'émetteur américain de la base de Nouaceur. Le duh-duh-DUM, duh-duh-DUM, duh-duh-DUM régulier d'un batteur de jazz sourdait de la bakélite. Probablement Zutty Singleton.

– Je recapote..., répondit Georges en actionnant l'allumecigare. Avec cette chaleur de dingue, on attraperait facilement la crève. Quand on a chaud, on transpire, tu comprends?

– C'est toi qui me fais suer. Tu étais d'accord pour me raccompagner chez moi, un point, c'est tout! Je n'ai aucune envie de m'arrêter en route, fit Gin.

– J'ai toujours pensé que tu avais quelque chose contre moi, dit-il. Mais quoi?

– Tu te fais des idées. Je n'ai rien contre personne, pas plus contre toi que contre un autre. Je veux simplement rentrer chez moi. C'est clair?

D'un petit coup sec du poignet, Georges éjecta une longue Pall Mall de son paquet.

– T'en veux une? proposa-t-il.

Gin saisit la cigarette d'un geste brusque sans prendre la peine de le remercier. Elle l'alluma elle-même d'un Zippo sorti de son sac.

Tout le monde l'appelait Gin, comme l'alcool, mais elle s'appelait Ginette, ce qui était beaucoup moins enivrant.

Ginette Garcia allait avoir dix-neuf ans avant la fin du mois,

le 23, le jour où le soleil, fatigué du cancer, entrerait dans le signe du lion.

Une abondante chevelure auburn lui dégringolait en boucles cascadeuses jusqu'aux épaules nues qui encadraient un visage presque carré, volontaire, habité d'un regard noir que filtrait un rideau de longs cils.

La bouche trop grande, trop peinte, trop rouge, s'ouvrait légèrement par un charmant retroussis de la lèvre supérieure sur des dents éclatantes.

Ainsi calée sur la banquette avant de la décapotable de luxe, à peine éclairée par le rougeoiement de la long-size, elle ressemblait en plus menue à Jane Russell dans *Le Banni. Tall, terrific... and trouble*, comme disait l'affiche américaine du cinéma Le Triomphe où le film était projeté en exclusivité.

Son chemisier en soie grège collait au cuir du siège et sa respiration se précipitait sous l'effet de la colère et de la chaleur étouffante. Sa poitrine n'avait rien à envier à celle de la star hollywoodienne. Gin était très belle.

Sa jupe serrée à la taille était remontée au-dessus du genou et le ciseau de ses cuisses longues s'ouvrait et se refermait machinalement cherchant un peu de fraîcheur à brasser l'air brûlant, sans autre résultat que le rendre plus brûlant encore par ces turbulentes pressions.

– Tu as le temps de rentrer, dit Georges en se penchant pour attraper dans la boîte à gants une flasque de whisky canadien.

– Ça va comme ça, Georges, arrête les frais.

– T'excite pas comme ça, fit-il en s'efforçant de rire, désinvolte.

– Je ne m'excite pas. Je veux rentrer chez moi. Tout de suite.

Il dévissa le bouchon qui servait de gobelet, le remplit aux trois quarts et le tendit à Gin avec un sourire qui se voulait engageant.

– Qu'est-ce que tu t'imagines ? fit-elle durement en le repoussant d'un geste brutal. Que tu vas pouvoir me soûler ?

Sur les parties chromées de la voiture, la lune plaquait ses teintes de zinc, comme dans un poème de Verlaine.

– On pourrait se soûler tous les deux, suggéra-t-il en frissonnant sous la violence de l'alcool sec.

– Il n'y a rien qu'on puisse faire tous les deux, trancha-t-elle.

– Il me semblait simplement qu'on pourrait boire, qu'on pourrait être heureux. Qu'est-ce qu'il te faut de mieux ?

– Rentrer chez moi.

Dans la radio, un chanteur de blues se lamentait d'une voix noire engluée de chewing-gum. Spleeneux à faire chialer un rescapé de Dien-Bien-Phu.

– Rentrer chez toi. Rentrer chez toi, fit Georges en l'imitant. Tu n'as que ça à la bouche... Ça peut attendre...

– Mes parents m'attendent à minuit. Il est plus de deux heures... C'est pour ça que je veux rentrer tout de suite, expliqua Gin. Tu m'avais promis en m'invitant chez tes amis de me ramener directement chez moi quand je te le demanderais...

– Ne t'inquiète pas, je te ramènerai, mais je veux que tu me dises pourquoi tu ne veux jamais danser avec moi...

– J'aime pas qu'on me frotte, si tu veux le savoir..., répliqua-t-elle. Pas plus toi qu'un autre.

Il but une rasade de whisky sans prendre la peine de se servir dans le gobelet. Au goulot.

– Arrête de boire. Avec ce que tu as déjà bu dans la soirée, tu ne pourras bientôt plus conduire...

– Je n'ai pas envie de conduire, j'ai envie de t'embrasser, fit Georges en tentant gauchement de l'enlacer.

Elle le repoussa brutalement, leva la main pour le gifler, mais la main hésita, recula et finalement se calma.

– Rentrons, veux-tu? dit-elle doucement. Suppliante.

Son ventre était douloureux, gonflé comme chaque fois qu'elle attendait ses règles.

– Embrasse-moi une fois, une seule fois, et je te raccompagne, susurra Georges en s'approchant d'elle.

– Tu parles! Allez, rentrons... Je t'en prie...

– Pas tant que tu ne m'auras pas embrassé! Ils l'ont tous fait... Pat, Bernard, Henri... Pourquoi pas moi? Qu'est-ce qu'ils ont de plus que moi, hein? Tu peux me le dire? Je suis mieux bâti qu'eux, je suis plus riche...

– Et t'es plus con, coupa-t-elle.

Elle regretta immédiatement de l'avoir dit. Elle se rendait compte qu'il était très soûl et qu'il pouvait devenir méchant, mais elle n'avait pas pu s'empêcher de le blesser. Elle sentit nettement une goutte de transpiration ruisseler le long de ses reins.

– Et toi, t'es une pute! répliqua-t-il durement en se resservant à boire. J'en ai ma claque de pas te baiser... Avec tes airs de pas y toucher, je sais bien que tu baises avec Manu... Ne me raconte pas de bobards et arrête de jouer la pucelle outragée, t'es qu'une pute!

– Elle ne t'a pas dit, ta mère, de pas toucher aux putes?

– Tu sais quoi? gueula-t-il. J'en ai par-dessus la tête d'être

traité comme ça par une moins que rien qui se prend pour une demoiselle. T'as baisé avec Manu? Dis-moi la vérité.

– Bien sûr que j'ai fait l'amour avec lui. Pourquoi pas?

– Tu me sers encore des bobards, et tu le sais bien, mais ne compte pas sur moi pour te croire!

– Fiche-moi la paix! Ramène-moi, ça suffit comme ça.

– Alors, t'as niqué avec lui? insista-t-il. C'est ça que tu voudrais me faire avaler?

Georges appuya sur l'allume-cigare. Sa main tremblait.

Un chaton miaula tout près avec le cri d'un enfant qu'on égorge.

– Tu me charries, fit Georges en s'efforçant de sourire. Tu me balances que t'as niqué avec Manu pour te débarrasser de moi, mais je sais très bien que tu mens.

– Pose-lui la question toi-même, il revient demain. Et tes yeux, ça ne va pas mieux depuis ton accident de bagnole? ajouta-t-elle pour changer de conversation.

Il hésita un instant, se tordit un peu sur son siège, puis se décida et se pencha sur elle. Il parla plus doucement.

– Toujours pareil. On ne sait pas si ça vient des yeux ou des nerfs, mais depuis que j'ai traversé ce pare-brise, je ne vois plus les couleurs... *Color-blind*, comme disent les Américains. Telle que t'es là, je te vois en noir et blanc...

Il se fabriqua un regard de circonstance, se bricola de faux accents de sincérité, et se pencha une nouvelle fois vers elle. Il parla encore un peu plus bas.

– Embrasse-moi une seule fois, une seule et je te jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur la tête de ma mère; je te raccompagne chez toi.

– Mets-moi tout ça par écrit, envoie-le-moi par la poste, en recommandé, et je verrai ce que je peux faire pour ta maman, dit Gin sans se laisser avoir.

Il voulut sortir une Pall Mall de son paquet mais il s’y prit si maladroitement que la cigarette tomba sur le tapis de sol, aux pieds de Gin.

Elle se baissa pour la ramasser entre ses jambes et Georges se jeta sur elle en l’enserrant dans ses bras. Il pesait de tout son poids pour l’empêcher de se relever et il saisit sa poitrine à pleines mains. Un sein se libéra du soutien-gorge pigeonnant. Une main descendit brutalement le long de son ventre en pressant son pubis d’une étreinte avide.

– Tu me fais mal! Lâche-moi, dit-elle le plus fermement qu’elle put.

Georges tentait maintenant de l’embrasser en passant par le cou mais elle secouait vigoureusement la tête pour repousser ses lèvres. Son ventre lui faisait mal. Mal. La main de Georges s’insinuait en force dans sa culotte. En se débattant, elle sentit sous ses doigts l’allume-cigare toujours branché. Elle le sortit de son logement et l’appliqua au jugé en appuyant de toutes ses forces.

La peau grésilla dans une puanteur de poils grillés, juste sous l’oreille droite de Georges. Il poussa un cri en se dégageant, la main arrêtée à deux centimètres de la brûlure.

– Salope! Tu vas me le payer...

*I’ll be glad when you’re dead you Rascal You*, chantait dans la radio une voix de monte-charge fâché depuis des années avec sa burette d’huile.

Gin ouvrit la portière, remit sa jupe et son soutien-gorge en place et chercha rapidement des yeux un chemin pour s'enfuir.

« Par la route, Georges me rattrapera facilement, se dit-elle. Faut que je descende la colline jusqu'à la corniche... J'y trouverai sûrement un taxi attardé, et si ce grand con me colle au train, j'arriverai bien à sonner à la porte d'une de ces villas... »

– Gin! Reviens! aboya Georges en la voyant enjamber le bas-côté de la route... Tu es folle!

Elle retenait sa course pour ne pas tomber en dévalant la pente raide, mais la nuit était trop noire pour qu'elle puisse éviter les cailloux qui roulaient sous la fine semelle de ses ballerines. La déclivité était plus forte qu'elle ne l'avait imaginé. Elle s'efforça de zigzaguer, d'arbre en arbre, et de se retenir aux troncs pour ralentir sa vitesse. Elle poussa un cri de surprise quand un jujubier la griffa au passage et la douleur cuisante la déséquilibra au point de tomber gauchement sur le côté, entraînant avec elle un éboulis de silex tranchants sur une dizaine de mètres. Elle s'immobilisa, haletante, contre un pin dont le tronc poussait presque à l'horizontale sur la pente abrupte. Son cœur battait à tout rompre.

Elle resta sans bouger, le temps de retrouver son souffle, et s'efforça d'enlever la résine de pin qui collait à ses doigts en s'aidant de terre sèche. Sa cuisse était très douloureuse mais elle ne saignait pas. Une écorchure en plaque partait du genou et remontait jusqu'à la hanche. « Faut pas que je panique, faut pas que je panique... » Elle se releva doucement, s'épousseta un peu et jeta un regard inquiet derrière elle. Georges ne l'avait pas suivie.



Il avait bien tenté de le faire mais il y avait renoncé au bout de quelques mètres. Pas question pour lui d'abîmer les magnifiques mocassins à glands qu'il avait achetés très cher l'après-midi même chez Manfield, le chausseur à la mode de la place Edmond Douffé, où toute la jeunesse huppée de Casablanca défilait dans des déballages de pompes.

Il était retourné à la voiture, avait bu un grand coup de whisky en faisant claquer sa langue, avait observé attentivement dans le rétroviseur la vilaine boursoufflure sous l'oreille, avait proféré le mot salope au moins autant de fois que le mot pute, avait grimacé en tamponnant la blessure d'un doigt délicat trempé dans de l'alcool de grain à 45 %.

« Demain, j'irai voir le toubib », se dit-il.

Il avait remis le moteur en route sans allumer les phares et le nez collé au pare-brise pour ne pas rater un virage, il avait suivi la route qui descendait la colline d'Anfa en direction de la corniche.

Le moteur V8, les culbuteurs bien réglés, ne faisait aucun bruit.

Trois heures du matin. Gin était rassurée. Elle avait fait le parcours le plus difficile. Il ne lui restait qu'une vingtaine de mètres en plongée pour atteindre une petite route en contrebas.

Ensuite, il lui suffirait de la traverser pour s'engager sur un terrain moins sauvage qui descendait en pente très douce jusqu'à la mer, avec quelques villas nichées dans une végétation extravagante d'où ne provenait ni lumière ni signe de vie.

Dans le douar tout proche, un chien pulmonaire aboya rauquement.

Elle s'engagea lentement, en prenant mille précautions, dans l'escarpement pierreux qui descendait à pic sur la route. Son poids l'entraîna rapidement et elle termina les derniers mètres à grandes enjambées pour préserver son équilibre. Elle se reçut sans trop de mal sur le bas-côté mais son élan la porta irrésistiblement à traverser la route.

Elle la traversait... Elle était en plein milieu quand deux phares s'allumèrent et la saisirent dans la lumière aveuglante.

Elle hurla de frayeur sans s'arrêter de courir. Georges freina, projeta brutalement la lourde américaine dans le fossé au risque de ne plus pouvoir l'en sortir et bondit de la voiture.

Gin courut de toutes ses forces en direction d'une grande villa d'architecture coloniale enfouie dans un délire de bougainvillées. Elle entendait nettement le souffle de Georges entre les cognelements accélérés de son cœur. Un grand mur d'une blancheur de chaux ceinturait la villa, troué par les dentelles d'une grille noire que fermait une grosse chaîne cadenassée.

Elle se précipita sur la grille sans ralentir sa course et entrevit la sonnette au moment où elle s'écrasait contre le fer forgé. Pantelante, elle étendit le bras pour l'actionner quand la gueule noire d'un doberman, armée comme une mâchoire de crocodile, surgit à travers la grille avec un aboiement venu du fond de l'enfer.

Elle fit un bond en arrière pour éviter les crocs du molosse et reprit sa course le long du mur de chaux en laissant échapper un

couinement plaintif. Son souffle se faisait de plus en plus court, son cœur s'affolait, ses forces l'abandonnaient. La silhouette noire du doberman courut sur le mur étroit en grognant féroce, à moins d'un mètre au-dessus de sa tête.

Elle sentit derrière elle l'haleine chaude de Georges.

Quelques chiens errants répondaient de loin en loin aux aboiements sauvages du molosse. Une faible lumière s'alluma, tremblotante de pétrole, entre les planches disjointes d'une cabane du douar.

Les poumons brûlants, asphyxiée, titubante, Gin courut vers elle. Elle trébucha sur une souche de palmier qui dépassait d'un amoncellement de caillasses, se releva immédiatement en étouffant une plainte, retomba sur le genou en perdant l'équilibre sur une pierre instable, se releva encore quand la main de Georges se plaqua contre sa nuque et la plongea contre le sol.

Elle ripa dans la poussière et c'est le corps de Georges qui l'immobilisa en s'abattant sur elle.

Il tenta de remonter sa jupe sans relâcher son étreinte, soufflant comme un phoque.

Des gouttes de sueur chaude, grasses de brillantine, tombaient en pluie sur les épaules nues de Gin. Elle trouva dans l'écoeurement la force de prendre appui sur un coude déchiré et de s'extraire de l'ignoble prise en lui crachant à la gueule.

Georges la frappa le poing fermé et elle ne sentit pas sa pommette éclater. Les silex sous la nuque la pénétrèrent. Elle lui griffa le cuir chevelu jusqu'à l'os.

Il saisit une grosse pierre plate, d'environ cinq kilos, l'appliqua

avec violence sur le visage tuméfié et la fit pivoter plusieurs fois en l'écrasant sur la pommette ouverte.

Quand elle sentit pleuvoir les gouttes de sueur cosmétiquées sur son ventre, elle réprima une forte envie de vomir et s'évanouit.

## 2.

Manu regarda sa montre. Les deux aiguilles traçaient une ligne incandescente dans l'obscurité, comme une braise. Trois heures et demie. Le bracelet moitissait sa peau sous le vieux cuir. Son uniforme kaki des compagnies sahariennes, froissé par le long voyage en train, était maculé d'auréoles humides et de longues traces blanchâtres laissées par le sel de la transpiration.

En face de lui, contre la fenêtre, l'Arabe ne dormait pas. Il avait installé en travers de ses genoux son fils de huit ans, blotti contre le mauvais drap de la vieille capote militaire. La tête de l'enfant endormi reposait en confiance dans l'unique main du père.

Assise à côté de lui, sa fille Fathiya dormait aussi, appuyée contre son épaule en tenant son plus jeune frère serré dans ses petits bras. Son foulard aux motifs roumains plutôt que marocains était défait, laissant échapper un flot de cheveux noirs, brillants de henné. Les boucles adorables ne cachaient pas les grands yeux fermés, abondamment maquillés de khôl, l'unique tatouage bleu du front, le nez fin, la lèvre enfantine et les pommettes barbouillées de vermillon. Elle devait avoir une douzaine d'années.

L'Arabe était monté dans le train à Guercif et se rendait à Casablanca pour confier ses enfants à une sœur pendant qu'il s'occuperait d'obtenir la pension d'ancien combattant et d'invalidé de guerre que l'administration militaire lui refusait depuis la fin de la guerre. Dix ans.

Sa femme était morte l'année précédente, avait-il confié à Manu quand celui-ci avait acheté des friandises aux enfants pendant la longue halte en gare de Fez, et l'armée avait été incapable de lui procurer du travail malgré vingt années passées dans les goums, une jambe farcie de shrapnels, un crâne aussi recousu qu'un ballon de foot et la main gauche amputée. Il n'avait même pas obtenu un poste de gardien de square.

La médaille militaire qu'il portait sur la trame de sa veste, accrochée par une mauvaise épingle de nourrice, n'y pouvait rien. Breloque fanée.

Manu lui avait promis d'intervenir en sa faveur auprès d'un ami bien placé. Sans trop y croire. Comment le vieux combattant ferait-il pour payer le bakchich qu'on allait exiger de lui pour toucher la maigre pension à laquelle il avait droit ?

Un éclair de lumière venu du dehors zébra un imposant manoir coiffé d'ardoises qui s'encadrait dans une baguette d'acier chromée vissée à même la structure du wagon. Manu n'eut pas le temps de lire la légende de la photo. Le château moisi retourna dans l'ombre.

Mais la lumière avait illuminé une seconde le visage de la fille. Elle était si belle... Manu regretta de ne pas être arabe. Il l'aurait immédiatement demandée en mariage, payée une somme modique, et l'aurait emmenée sur-le-champ après qu'elle eut

embrassé ses frères et demandé la bénédiction de son père. Il se surprit un instant à rêver d'une femme soumise qu'il aurait arrachée à sa triste condition d'opprimée et qui lui baiserait la main avec gratitude en l'appelant « mon maître ».

« Vaut mieux pas rêver... Gin n'est pas une fille soumise et ne le deviendra jamais. Elle ne me baisera ni les mains ni les pieds, vaut mieux que je me fasse une raison... » Il sourit de plaisir à l'idée de la retrouver le lendemain.

Les rails imprimaient à son corps assoupi des mouvements lents entrecoupés de trépidations... une vraie danse du ventre. La nuit chaude, l'obscurité, l'évocation physique de Gin, l'abstinence de ces derniers mois d'armée, associées au balancement du train, finirent par l'exciter. Il bandait. Il croisa ses jambes pour se débarrasser de son érection. Son sexe brûlait la peau de ses cuisses.

Un ralentissement annonçait une grande gare. Les lampadaires jaillis du quai enflammaient les bougainvillées accrochées aux murs et traversaient la fenêtre du compartiment en des éblouissements rouges.

L'Arabe se pencha vers la vitre en prenant soin de ne pas réveiller son fils. Il ouvrit de grands yeux admiratifs.

– R'bât? demanda-t-il tout bas comme s'il avait prononcé un nom mythique comme Hollywood ou Copacabana.

– Oui. Rabat, répondit Manu.

Le train s'immobilisa dans les gémissements des boogies. Il se créa un grand remue-ménage dans le wagon entre les voyageurs arrivés à destination qui voulaient descendre et les porteurs montés en hâte pour s'emparer des bagages.

Une vieille dame pour le moins septuagénaire, somptueusement habillée par un catalogue de vente par correspondance et qui parlait parfaitement l'arabe, vit une de ses valises partir à droite sur l'épaule d'un adolescent malingre et l'autre partir à gauche sur la tête d'un grand nègre hilare. Elle les accabla de grossièretés dans leur langue et les agonit d'injures aussi colorées que le dernier cinémascope qui passait au Vox, *Rivière sans retour*.

De nouveaux passagers précédés d'autres porteurs se bousculaient dans les couloirs à la recherche de places assises. Le train était bondé.

La porte du compartiment s'ouvrit brutalement sous la poigne autoritaire d'un contrôleur. Une lumière blanche et cruelle descendit du plafonnier, colla sur les visages bouffis par le mauvais sommeil des plaques mouvantes de vitiligo, arracha des pleurs convulsifs au plus jeune garçon que la petite fille tenta de calmer en le berçant.

Le contrôleur jeta un coup d'œil dans le compartiment. Sur une banquette : deux aviateurs dont un sous-officier de carrière garni aux épaulettes, un Arabe avec trois gosses. Sur l'autre : un couple d'Espagnols (à en juger par la mantille noire qui recouvrait les épaules de la femme), une bonne sœur de la Visitation en nage et un caporal en uniforme de méhariste.

– Toi ! fit-il en désignant l'Arabe du doigt. Sors !

Manu détailla l'homme. Tête médiocre, brune de poils, brute de décoffrage, regard sans éclairage, mâchoires larges et bouche pendante, uniforme trop grand, mal repassé, casquette ridicule, sacoche de cuir, boutons dorés, accent corse et fier de l'être.

L'Arabe leva des yeux sans défense sur le représentant des



chemins de fer, tapota la petite épaule de son fils aîné pour le réveiller et entreprit de se lever en transférant son enfant sur son moignon pour saisir un vieux couffin ficelé qui devait contenir tout ce qu'il possédait dans la vie.

Le contrôleur se retourna et s'adressa à des personnes invisibles dans le couloir.

– Vous avez de la chance. Ce sont les dernières places assises du train...

Manu se leva, légèrement courbé en avant pour camoufler son érection dans le vaste sarouel kaki, et de la main ouverte obligea l'Arabe à se rasseoir.

– Ces places ne sont pas libres, dit Manu, il suffit d'avoir deux yeux pour s'en apercevoir.

– De quoi vous mêlez-vous ? demanda le contrôleur contrarié.

– Cet homme et ses enfants ont payé leurs places. Vous n'avez pas le droit de les jeter dans le couloir sous prétexte qu'ils sont arabes !

Dans son sang circulait encore chaude l'image de Gin. Il bandait toujours.

– Mais ça ne les gêne pas, eux, de s'asseoir par terre ! fit le contrôleur.

Derrière son épaule, un couple de quadragénaires pencha la tête pour découvrir celui qui faisait obstacle à leur bon droit. Ils se scandalisèrent quand ils virent que l'empêcheur de tourner en rond était un militaire français (dont le bel uniforme avait été payé par leurs impôts) et qu'il défendait d'une manière inconvenante les places occupées par une famille de rats (probablement vecteurs de maladies abominables).

– C'est moi que ça gêne. J'aime pas qu'on foute les héros le cul par terre.

– Vous préférez sans doute que ce soient des Français qui voyagent debout! glapit une voix de femme.

– Voyons, Céleste... Laisse Monsieur le contrôleur s'occuper de nous, fit son mari pour la calmer. Pense à ton pauvre cœur...

-- Vous voyez bien que cette dame est malade! enchaîna le contrôleur.

– Dans ce cas, je lui laisse ma place avec plaisir, comme n'importe lequel d'entre nous, répondit Manu en faisant mine d'abandonner son siège.

Le sous-officier de l'armée de l'air pointa son doigt. L'ongle était sale en profondeur. « Encore un mécano qui se prend pour Saint-Exupéry », pensa Manu.

– Vous allez la fermer votre grande gueule, oui ou non ? cracha le juteux. Je vais vous foutre un rapport au cul si vous continuez ! Essayez encore une fois d'empêcher ce contrôleur de faire son boulot et je vous le fous, mon rapport au cul ! Vous pouvez me croire...

Manu bougea légèrement de manière à frôler son sexe pour s'assurer qu'il ne bandait plus. Tout était rentré dans l'ordre, la tête de l'adjudant n'encourageait pas à la bandaison.

– Faudrait que tu saches écrire pour ça, répliqua-t-il tranquillement en allumant une Casa-Sports.

L'aviateur fit un looping au-dessus de son siège.

– Garde-à-vous ! aboya-t-il.

Manu avança le buste vers l'adjudant en prenant soin de ne pas écraser les pieds de la religieuse en sandales, qui, le nez

plongé dans un chapelet de buis, débitait des ave maria à la vitesse d'une machine à coudre.

– Je vais te faire une confidence, juteux de mes deux. (Il articulait pour bien se faire comprendre, sans perdre son sang-froid.) Je suis démobilisé depuis avant-hier et je rentre chez moi, compris? Je suis civil. Civil, tu entends? Et si je porte encore ces fringues de cette putain d'armée, c'est parce qu'on m'a piqué les miennes!

– Tant que vous portez l'uniforme de l'armée française, vous êtes considéré comme un soldat, civil ou pas, vous devez obéir à vos gradés! Je vais vous faire arrêter par la patrouille en arrivant à Casa, et civil ou pas, je vous ferai passer en conseil de discipline!

L'aviateur avait le regard plus lourd que l'air.

– Au lieu de jouer les héros, tu ferais mieux de laisser ta place à la dame, parce que ce monsieur-là (il désignait le goumier), il a gagné ta guerre, il a sauvé ton pays, et il a payé sa place. Plein tarif!

– Manquerait plus que ça, fit le contrôleur entre ses dents.

– Communiste! glapit la femme.

– Voyons Céleste, ne t'énerve pas! Tu vois bien que monsieur n'est pas communiste puisqu'il est militaire, dit le mari.

– Nom, grade, matricule, arme et corps! gueula le sous-off aviateur.

– Réduis les gaz, tu vas franchir le mur du son!

– V'vous foutez de moi?

– Ça m'en a tout l'air.

– Je vais vous foutre au gnouf! Au gnouf!

– Lâche-moi le manche à balai, tu me fatigues...

Pendant cet échange, le couple d'Espagnols semblait ne s'être aperçu de rien. Lui avait déplié sur ses genoux une petite serviette en vichy pour ne pas salir son pantalon bleu pétrole et mangeait un chorizo qu'il découpait en grosses tranches avec un canif bouffé par les affûtages. Elle s'éventait, le regard bovin perdu dans une arène en accordéon où un torero cambré sur ses doigts de pieds affrontait dans les plis de l'éventail un taureau noir et massif suivi d'une marque de cognac. Tous les six coups, elle refermait l'éventail publicitaire d'un coup sec, l'ouvrait derechef, et reprenait son manège.

– Une dernière fois! Laissez le contrôleur faire son boulot! menaça l'aviateur au bord de la suffocation.

– Sors ton train et va atterrir chez les Grecs!

– Aidez-moi à le sortir, ordonna l'adjudant à l'autre aviateur qui n'avait pas encore pipé mot.

Les deux hommes se levèrent, le second beaucoup moins vite que le premier.

Manu traversa l'espace encombré du compartiment, saisit l'adjudant par le col et le ceinturon, le fit décoller d'une poigne violente et l'expédia en vol plané. La chandelle fut parfaite, brisée par le plafond métallique du wagon, suivie d'un retournement acrobatique, d'une glissade sur l'aile et d'une très spectaculaire descente en piqué qui aboutit avec un bruit d'os dans la poitrine du contrôleur insulaire.

Ils s'affalèrent l'un et l'autre, pêle-mêle, sur des bagages entassés, ajoutant au désordre du couloir engorgé.

Le second aviateur, toujours sans dire un mot, quitta le compartiment avec une précipitation louable.

– Les places de ces m'sieurs-dames sont libres! dit Manu en singeant une révérence.

– C'est pas trop tôt! glapit la femme.

– Voyons Céleste, remercions plutôt ce militaire. Il a été très aimable avec nous...

Manu se rassit. Fathiya lui sourit, les yeux brillants comme des constellations.

Avec l'agilité de son âge, elle se déplaça brusquement sans lâcher son petit frère, se saisit de la main de Manu et l'embrassa.